

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le saut de la promeneuse

Hugues Corriveau

Number 74, Summer 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38146ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (1994). Le saut de la promeneuse. *Lettres québécoises*, (74), 9–11.

Le saut de la promeneuse

Au milieu de l'effervescence de la mémoire, une auteure se promène, témoigne des déchirements incessants du temps accompli et des grands coups de cœur pour la beauté de l'art et du monde.

PROFIL
Hugues Corriveau

«**QUELLE INOUBLIABLE VIOLENCE**», est-il écrit au tout premier vers du tout premier livre de Denise Desautels, *Comme miroirs en feuilles* ! Or, cette violence «d'une perle mutilée» semble ouvrir la «voix» à ce que l'œuvre propose dans les années futures, soit la quête de «l'insondable parole» dont elle «cherche l'issue», goutte à goutte / compte compte mesure mesure rythme / volatile mesure» (*Comme miroirs en feuilles*, p. 16 et 33). C'est bien cela, cette œuvre commence par le battement musical d'un métronome, cherche la scansion première d'une vie et d'une origine. Denise Desautels pensera dorénavant son écriture en équilibre autour de la musicalité vocale des phrases, sondera de livre en livre les profondeurs de quelques mots fondateurs et sous-jacents comme «mémoire» et «voix» et «mort» et «passion» et «regard» et «abandon». Ce travail sera accompli avec une patience amoureuse pour le prononcé même de la parole, pour ce qui s'écrit de lèvres à lèvres, dans la tendresse anxieuse de l'autre.

Des intentions de lumière

Dès les premiers vers du deuxième livre, *Marie, tout s'éteignait en moi*, Desautels s'incarne et se situe : «De l'enfance me voici / encerclée de toutes parts / en péril à moi-même.» L'aveu perce à jour le lieu d'origine d'où, peut-être, l'ensemble des quelque dix-sept livres de l'auteure ne cesseront de sourdre. Car, chez Desautels, une passion pour la pensée des premiers temps, comme du «grand temps» ainsi qu'elle le dit, force l'étonnement de vivre à trouver un lieu de parole pour accéder à la conscience. Sorte de périple constamment réaffirmé, l'œuvre creuse l'abîme où la mémoire refuse de se taire, où le silence n'est en rien concevable puisque dans sa mort se cacherait le secret inavoué de la peur. Ah ! cette peur terrible de la solitude chez elle !

Devant moi (il faudrait les refermer les sceller), mes petites choses dérisoires encombrées. Leur insuffisance. Je dis encore : j'ai peur. De plus en plus. Mon nom sur les premiers livres. (La promeneuse et l'oiseau, «Journal de la promeneuse», p. 67)

Est-ce la raison qui l'a poussée à tant s'entourer, à faire en sorte que

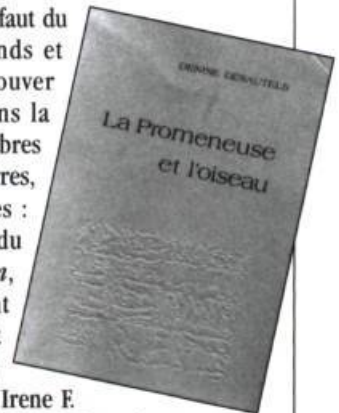
sitôt que nous pensons à son œuvre, il nous faut du même coup rencontrer la foule des grands et extraordinaires artistes dont elle a su trouver l'étreinte ? «Ne pas s'aventurer seule dans la solitude» (*Idem*, p. 74) ! Ainsi, ces noms célèbres qui illustrent ses livres, dont parlent ses œuvres, qui nourrissent sa traversée des apparences : «plus facile d'avancer dans les couloirs du labyrinthe quand on peut dire nous» (*Idem*, p. 74). Les deux premiers recueils seront accompagnés de dessins de Léon Bellefleur, et alors la ronde va, dans sa mouvance, éclairer les textes : Lucie Laporte, Francine Simonin, Irene F. Whittome, Jocelyne Alloucherie, Ariane Thézé, Michel Goulet, Betty Goodwin, Martha Townsend, Jean-Luc Herman, Claire Beaulieu, et les artistes de la Bastille à Paris, et Peter Krausz, et ceux et celles qui viendront.

Ce sera la certitude du regard et de sa clarté : «ce qui se voit» comme une obstination de plus : un désir refermé sur lui-même qui avance à tâtons, parmi les couleurs d'ombre, dans la répétition de la douleur et de son insoutenable clandestinité. («Le visage de la couleur», dans Peter Krausz de natura [humana])

Et les livres seront beaux, comme si le respect de Denise Desautels pour ceux et celles qui l'accompagnent trouvait manière, dans l'objet même, de rendre compte d'une admiration profonde.

L'affolement et la mort / fiction

Le changement que souligne *La promeneuse et l'oiseau* dans l'œuvre de Denise Desautels est capital. Non seulement une plus fondamentale modernité y jouera de ses structures, mais la conscience du sort des femmes, de la radicalité de leur parole s'approfondit et dès lors, irrévocablement, marque cette écriture tendue vers ce que j'appellerais une incessante recherche de la vérité : vérité qui se dit autant au féminin que dans l'exacte précision du regard artistique posé sur les choses du monde :



[...] librement le désir peut-être. quelque chose d'improvisé d'extravagant. quelque chose d'un peu fou à l'écart fébrile sans nom ni loi : l'amour désordonné je crie, cela me vient si facilement. et les portes qu'on ne ferme plus et les fenêtres plein jour de plain pied en plein cœur de la ville. tant à signaler.

Ainsi se termine *En état d'urgence*, texte intense et passionné où Desautels avoue l'inavouable et terrible évidence de toute vie : «l'agression : être là, à l'origine.»

Être déjà en naissant dans cet état de conscience, alors que la parole poétique va prendre en charge cet émoi. Denise Desautels écrira une œuvre chercheuse, jamais facile, bien au contraire. L'exigence même de cette parole lui vaudra une reconnaissance méritée, une lecture critique attentive. «On pourra bien penser elle délire en trahissant son angoisse» (*L'écran*, p. 37), mais il faudra compter avec cette franchise de l'émotion, comme si cette œuvre, portée à bout de cœur, dans la tendresse même des sujets abordés, semblait chercher, tête première, âme si vive, la douleur du sentiment — celui de vivre étant au fond le seul grand projet devant la mort et l'abandon. Ce qui fait écran, obstacle, s'impose comme une réduction exacte de l'existence. «L'iconographie du désir bouleverse», écrit-elle encore dans *dimanche*, et cette tension qui l'amène à voir le désirable-figurable soutient une pulsion suggérant la parenté immédiate pour elle entre le **voir** et le **voix**, concomitance absolue des deux agitations. *Un livre de Kafka à la main*, il faut bien se laisser convaincre :

Peut-être est-ce la peur de la dilution ou de la faille qui amène ce bruit irrémédiable. La mort se tait au moment du cri, et ce temps m'appartient. Ainsi en va-t-il de quelques musiques.

Je préférerais toujours l'envergure de la voix, et l'audace, à l'illusion du silence. (p. 45)

Ou encore, lire ce très beau *Signe discret*, d'abord paru à Lausanne, pour se persuader qu'un certain lyrisme sous-tend aussi ces mots de la tendresse amoureuse : «le corps divisé : je pars je reste discrètement là où la traversée du désir fait de l'ombre», y écrit-elle, comme si le tranchant de l'abandon, dans cette portée douloureuse de la mémoire amoureuse, trouvait cette pulsion émotive à dire le devenir d'une rencontre. L'éphémère effraie Denise Desautels, qui questionne la pérennité des choses, celles qui demeurent dans l'esprit comme dans la poésie, ainsi qu'en un lieu mythique de renouvellement perpétuel. *Mais la menace est une belle extravagance*, dira-t-elle en un autre recueil, comme si l'écho du tout premier vers trouvait sa résonance :



*devant la fenêtre
j'imagine la mer étale mais elle est la mer
voilée elle est toujours la mer
une architecture excessive
du flux et du reflux
un jour on la traverse jusqu'au fond
là où tout converge
où parler n'est plus mentir
alors nos paroles justes détonnent
la mer propose ce risque étrange
nous devenons passionnants* (p. 11)



Et cet effet de passion et d'envoûtement, Denise Desautels n'aura de cesse de le recréer dans les livres subséquents afin que nous, lecteurs et lectrices, soyons enrichi(e)s par ce regard amoureux qui porte en lui, et plus loin, toujours, l'essentielle reconnaissance de la vérité.

Cinq prix en quatre ans

Bien peu d'auteurs peuvent se dire mieux aimés ou mieux lus que Denise Desautels depuis peu. J'ai pris un immense plaisir à savoir enfin cette œuvre reconnue avec autant de prestige, mise en évidence avec autant d'éclat. C'est qu'il faut y venir à cette passion qui l'habite, c'est qu'il faut ouvrir ces œuvres foisonnantes. On doit savoir qu'en 1990 *Mais la menace est une belle extravagance* se voyait signalé par le Prix de poésie du *Journal de Montréal*, alors que ses *Leçons de Venise*, quant à elles, étaient retenues en 1991 pour le Grand Prix de poésie de la Fondation Les Forges; mais c'est en 1993 que Denise Desautels voyait consacrer *Le saut de l'ange*, alors qu'il était choisi d'abord pour le Prix du Gouverneur général du Canada, ensuite pour celui des Terrasses St-Sulpice et de la revue *Estuaire*, et finalement pour le premier Signet d'or en poésie de Radio-Québec.

Fouiller les raisons de l'âme

Leçons de Venise reste pour moi un des textes majeurs de Denise Desautels en ce qu'elle y a fait la preuve de la possibilité de produire une création parfaitement originale et forte à partir d'une autre œuvre d'art, ici trois sculptures de Michel Goulet. On y lit la vision exacte et pathétique d'une femme qui questionne un imaginaire masculin, qui cherche à travers les formes à habiter un point de désir autre, à trouver son lieu propre, sa vision propice de femme et d'écrivaine. Inquiétude majeure, questionnement fondamental dans le doute le plus aigu, mais aussi passion vivante qui souligne une vraisemblable ouverture à la beauté : «la beauté est un projet douloureux auquel je m'agrippe», y écrit-elle, et dans cette vérité la plus exigeante se cache peut-être le plus nécessaire moteur qui fait que Denise Desautels écrit. Quant au *Saut de l'ange* qu'elle signait l'an dernier, voilà un ouvrage de maturité,





rendez-vous avec l'artiste radicale qu'est Martha Townsend qui a poussé Denise Desautels à questionner aussi le politique, la forme inscrite d'un art revendicateur, écho de la terre déchirée qu'est l'Irlande dans le miroir de ces formes contraintes de cuir et de métal proposées par l'artiste :

L'histoire recouvre un abîme où les bruits du monde s'entrechoquent. L'espoir ne repose que dans le cliquetis, comme si du choc des sons devait jaillir l'étincelle.

Dans la voix de Martha, le parfum des velours et des cuirs, ce qu'il faut voir et toucher, ce qu'on appelle des œuvres, cette manière de resurgir qu'adopte parfois la vie malgré sa fragilité, cela fait jaillir l'étincelle et régénère l'histoire du monde. (p. 61)

Vision soluble dans l'expression et dans la phrase, cette poésie s'incarne autour d'une œuvre d'art comme d'autres savent s'inspirer d'un lieu, d'une ville ou d'un voyage, mais toujours retenue si près de la pensée rigoureuse de sa propre présence à l'air et à une forme tragique de la liberté d'exister.

Écrire est un paysage sonore

Dans un livre magnifique, d'une beauté inouïe, *Black Words* (avec des impressions laser et des dessins originaux de Betty Goodwin et édité à Paris par Collectif Génération), Denise Desautels questionne en profondeur l'immédiateté du sens : «il aurait fallu désirer autre chose / l'angle sublime de la vie», car il faut combattre la mort noire et tragique qui encombre l'univers. «Sans pensée les mots tachent / le corps distrait de l'autre / l'oiseau est un fouillis d'ailes», pour l'accomplissement de l'énergie, pour parer à tout abandon solaire.

«La terre est une femme»

Le texte «Dans une ville étrangère (histoire de regards)» propose cette belle constatation de l'immédiateté féminine du monde. C'est là que se trouve aussi le cœur des langues et des approches de Denise Desautels. Appelée à la reconnaissance la plus haute, cette œuvre germe sous le climat d'une frayeur originelle vers des avancées plus claires, moins angoissées. Faut-il croire que ce parcours d'écrivaine nous révèle une exigence profonde dans son amour du langage, d'une écriture chercheuse à la fois friable et tragique, quand il faut parler de la mort ou de la peur, des craintes et des doutes ? Cette œuvre ouvre son pan de mur jaune du côté du sens, vers cette rigueur qui a toujours marqué, ludique, le désir d'aimer et d'être aimée, fragile et souple, en poésie.

BIBLIOGRAPHIE

1) Livres

- Le vif de l'étreinte*, poésie. Aquarelles originales de Claire Beaulieu. Montréal, Éditions Roselin, 1994.
- Théâtre pourpre*, poésie. Peintures originales de Jean-Luc Herman. Paris, Éditions Jean-Luc Herman, 1993.
- Le saut de l'ange*, «autour de quelques objets de Martha Townsend», poésie. Photographies des œuvres de Martha Townsend. Montréal et Amay, coédition le Noroît et L'arbre à paroles (Belgique), 1992.
- Black Words*, poésie. Dessins et impressions laser de Betty Goodwin. Paris, Éditions Collectif Génération, 1991.
- Leçons de Venise*, «autour de trois œuvres de Michel Goulet», poésie. Photographies des œuvres de Michel Goulet. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1990.
- Mais la menace est une belle extravagance*, poésie. Photographies d'Ariane Thézé. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1989.
- Le signe discret*, poésie. Dessins de Francine Simonin. Lausanne, Éditions Pierre-Alain Pingoud, 1987.
- Un livre de Kafka à la main*, poésie. Photographies de Jocelyne Alloucherie. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1987.
- Écritures / ratures*, textes. Dessins de Francine Simonin. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, coll. «Écritures / ratures», 1986.
- La répétition*, textualisation. Photographies de «La salle de classe», installation d'Irene F. Whitome. Montréal, Éditions de la nbj, 1986.
- Nous en reparlerons sans doute*, poésie (en collaboration avec Anne-Marie Alonzo et Raymonde April). Laval, Éditions Trois, 1986.
- : dimanche*, poésie. Montréal, Éditions de la nbj, 1985.
- L'écran*, poésie. Dessins de Francine Simonin. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1983.
- En état d'urgence*, poésie. Dessin de Francine Simonin. Montréal, Éditions Estérel, 1982.
- La promeneuse et l'oiseau* suivi de *Journal de la promeneuse*, poésie. Gaufre et dessin de Lucie Laporte. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1980.
- Marie, tout s'éteignait en moi*, récits. Dessins de Léon Bellefleur. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1977.
- Comme miroirs en feuilles*, poésie. Dessin de Léon Bellefleur. Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1975.
- 2) Livres en collaboration (sélection)**
- L'Agenda*, revue de l'association Artistes à la Bastille, n° 4. Paris, 1993.
- Peter Krausz, de natura (humana)*, livre-catalogue publié par la Galerie d'art du centre Saïde Bronfman, 1992.
- Tombeau de René Payant*. Montréal et Laval, Éditions du Centre d'exposition et de théorie de l'art contemporain et Éditions Trois, 1991.
- La solitude*, Communication de la 16^e Rencontre québécoise internationale des écrivains. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1990.
- Territoires d'artistes / Paysages verticaux*. Québec, Éditions du Musée du Québec, 1989.
- Montréal des écrivains*. Montréal, coédition UNEQ / l'Hexagone, 1988.
- Enfances et jeunesses*. Montréal, Les entreprises Radio-Canada, 1988.
- Installations-fictions*. Montréal, la revue la nbj, n°s 189-190, 1986.
- Neuf textes*. Montréal, Éditions de la nbj, 1985.
- Les cent lignes de notre américanité*, essais et fictions. Photographies de Herménégilde Chiasson. Moncton, Éditions Perce-Neige, 1984.
- 3) Cassettes**
- Alternances* (en collaboration avec Hélène Dorion et Violaine Corradi, claviériste). Montréal, Éditions du Noroît et Production Angelo, 1992.
- Lettres à Cassandra* (en collaboration avec Anne-Marie Alonzo). Laval, Productions AMA, 1989.
- 4) Principaux textes radiophoniques**
- La répétition*, poésie, Radio Suisse Romande, 1993.
- La violoncelliste*, dramatique, Radio-Canada, 1992.
- La voix de Martha*, poésie, Radio-Canada, 1990.
- Venise (variations sur l'utopie)*, dramatique, Radio-Canada et Radio Suisse Romande, 1989.
- Voix*, dramatique, Radio-Canada et Radio Suisse Romande, 1987.
- La blessure*, récit, Radio-Canada, 1986.
- Les gitanes*, dramatique, Radio-Canada, 1985.
- Le cri*, dramatique, Radio-Canada, 1982.